

LE PETIT TROUPEAU DE LA COLONIE PARTANT POUR LE PATURAGE

LA COLONIE DES HAUT BOTTÉS



UNE nuit de juillet, nous accompagnâmes une équipe d'ouvriers dans les égouts de Paris. L'excursion est pleine d'intérêt ; c'est une source abondante d'enseignements et d'impressions. La foule ignore ou méconnaît l'égoutier : elle imagine volontiers un être fruste dont le rôle est de brasser la fange et qui porte toujours sur lui la trace et l'odeur de l'égout, son chantier. De toutes les corporations, celle des égoutiers de Paris est peut-être la plus largement éduquée ; c'est à coup sûr la plus unie. Une étroite solidarité en rapproche tous les membres, groupés en syndicat ; à frais communs, ils élèvent les orphelins ; ils secourent les veuves des collègues morts à la tâche ; à frais communs, ils soignent leurs malades et viennent en aide au travailleur chargé de famille. Jamais la devise *Un pour tous, tous pour un*, ne fut plus sim-

plement et plus efficacement mise en action que chez ces hommes, dont la fonction est de préserver la santé de la grand'ville.

Cette nuit-là, l'air était torride. Du fleuve bourbeux qui, lourdement coulait sous nos yeux et montait jusqu'à nos genoux bottés, s'échappait une odeur âcre et irritante, faite des mille odeurs malsaines de Paris. Un orage avait éclaté sur la ville trois jours auparavant et nos compagnons se félicitaient qu'aucun d'eux n'eut été entraîné et noyé. Car l'orage, pour les travailleurs du sous-sol s'accompagne souvent d'effets meurtriers.

Quand la pluie tombe à flots, les rues servent de lits à des torrents ; par tous ses orifices (bouches, canaux, lignes secondaires) l'égout reçoit une trombe d'eau qui provoque *instantanément* une crue ; le fleuve de fange déborde ses berges, il s'élève jusqu'à 2 mètres 65 de hauteur (orage

Le beau Voyage ; il a donné également un album devenu assez rare *Têtes et Pensées*, et des portraits parmi lesquels ceux de Mme Blaget, sa sœur, de Mlle Berthe Bady, Eve Lavallière et Jane Rabuteau. Victorien Sardou a esquissé quelquefois pour ses pièces des projets de décor et M. Paul Sébillot, ancien président de la *Pomme*, est l'auteur des jolies « marines ».

Dans l'art dramatique, il faut citer aussi

MM. Georges Feydeau et Léon Gandillot. Lorsqu'il demeurait rue des Martyrs, ce dernier avait jusqu'à la fin de sa vie fait jusqu'à la fin de sa vie

Paul Masson lui-même, car il avait écrit de violents critiques qu'est la peinture. « Mon maître est Hokusai », disait-il à qui voulait l'entendre, « et le prix rêvé pour mes œuvres est un sourire de Louise Michel. »

On pourrait citer encore beaucoup d'autres littérateurs, qui savent aussi bien reproduire que produire. Et si leur art n'est pas tout ce qu'il y a de remarquable, on peut répéter, après tout, ce que disait Ernest d'Hervey :

Pardonnez au Poète... ô Peintres convertis d'ors, O Vous, dans l'Institut aux sombres corridors, Qui revivrez un jour en de posthumes marbres.

PETRUS DUREL.

Son collègue du Sénat, Gustave Rivet, apprit, je crois, à dessiner de Victor Hugo. Outre une « symphonie en bleu majeur ; peinture primitive et symbolique » suivant les lignes qui servent de légende au château de Chillon (un des paysages préférés de M. l'avocat Debacq), M. Rivet a dessiné, d'après Gorguet, une dansense remarquable. Mais si remarquable soit-elle, il l'a fait suivre de la *remarque* que voici :

Mesdames et messieurs, La peinture que nous avons l'honneur de présenter à votre admiration est le premier essai de votre serviteur. Ne l'encouragez pas, il continuerait !

C. Toudouze, qui n'est plus depuis l'an-tourne de 1904, a laissé de charmantes aquarelles prises à Cannes-ret-sur-Mer. Léo Claretie a rapporté de son nombreux croquis de son voyage en Tunisie. Lui aussi fait de la quarante — et les vieux châteaux, les vieilles églises sont des sujets qui l'intéressent, et auxquels il sait faire intéresser le public.

M. Henry Bataille fit du dessin et de la lithographie avant de faire de la littérature et du théâtre. Il n'a, d'ailleurs, pas négligé cet art, malgré ses succès dramatiques, et les amateurs ne peuvent que s'en féliciter. En 1904, il dessina son portrait qui parut en tête du livre de poésies

HENRY BATAILLE. — Jeune femme.



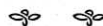
du 13 septembre 1896, place Pereire), 2^m50 (collecteur de Clichy, 20 juin 1899) 2^m40 (siphon de l'Alma, 29 mai 1901), etc. Si l'égout est en plaine — place de la Concorde et rues adjacentes, par exemple — il reçoit en avalanche les eaux qui suivent la déclivité du sol et se remplit aussitôt : malheur à l'égoutier que la crue surprend, il est pris, entraîné, infailliblement noyé. La violence du courant est si forte que son camarade ne peut lui porter secours et se noie avec lui. Ainsi périrent — parmi tant d'autres — les égoutiers Narcour et Lenfant, noyés pendant l'orage, en juin 1891, dans l'égout de la rue La Boétie.

Le « niveau d'orage » qui indique la hauteur maxima des crues est peint généralement à la clef de voûte. Il se confond avec les traces noires que laisse l'incendie. Car, pour inattendu que l'incendie paraisse dans ce royaume de l'eau, le feu guette tous les jours les égoutiers. En dépit des arrêtés préfectoraux et municipaux, les fabriques de produits chimiques et surtout les garages d'automobiles projettent à l'égout des matières inflammables, essences, huiles,

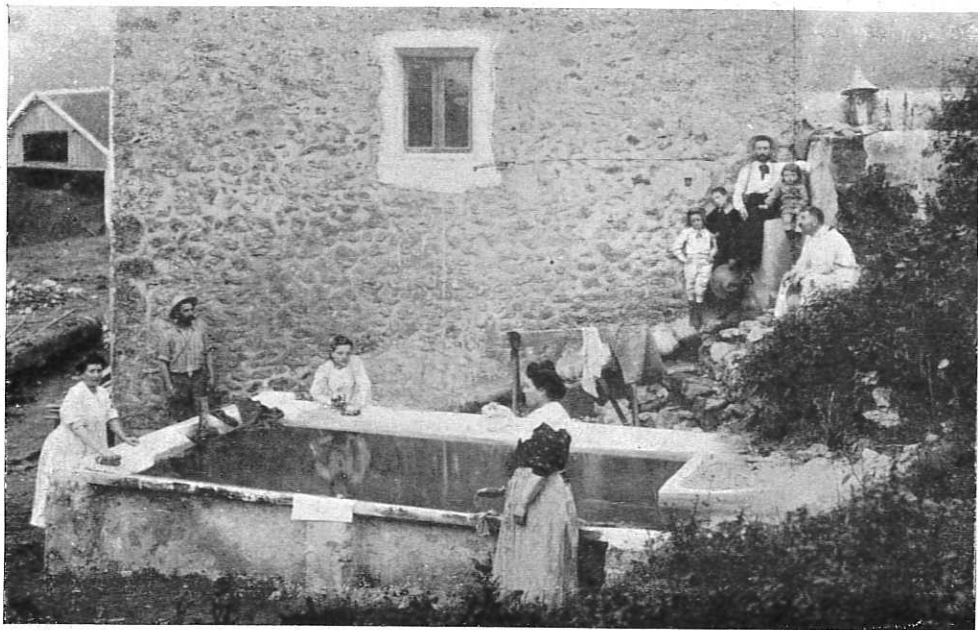
vernis. Ces substances, de faible densité, flottent à la surface des eaux. Lorsque l'ouvrier les effleure de sa lampe colza à lumière découverte, elles prennent feu. L'égout tout entier s'emplit de flammes que le courant d'air permanent avive ; les hommes sont littéralement flambés tout vifs dans cet étroit boyau.

— Et quand vous avez échappé au feu et à l'eau et que la vieillesse vous interdit des travaux si pénibles, vous accorde-t-on une retraite équitable ? demandâmes-nous à nos compagnons.

— Six cents francs par an à condition que nous ayons l'âge et les services prescrits. Ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim ! Aussi avons-nous fondé pour nos vieillards et nos orphelins une colonie à la Ville-sous-Orbais, dans la Marne. Dites donc à Jules qu'il vous fasse voir ça.



Jules, c'est M. Jules Larminier, ouvrier égoutier et secrétaire de la Chambre syndicale des Egoutiers. C'est un sage qui



○ ○ ○ ○ ○ LES LAVANDIÈRES DE LA COLONIE AU TRAVAIL ○ ○ ○ ○ ○

La Colonie des Orphelins et des Vieillardards est la dernière en date des œuvres du Syndicat. L'idée en fut suggérée à Larminier par la mortalité vraiment énorme qui frappe la corporation. — Les hommes meurent chez nous, déclare-t-il, avec une effrayante facilité. Non seulement les accidents — crues d'orage et incendie — les tuent, mais encore les chutes suivies de noyade dans le torrent fangeux, les rhumatismes aigus, les maladies des bronches contractées durant le séjour prolongé en une atmosphère extraordinairement humide, les pieds plongés dans soixante-dix centimètres d'eau — souvent davantage — la cécité provoquée par les bains accidentels dans le fleuve chargé de sels toxiques, l'asphyxie ou l'intoxication par les gaz délétères (acide sulfhydrique, sulfhydrate d'ammoniaque) qui s'échappent des vieux égouts, enfin et surtout la tuberculose, la dévoration d'hommes : sur trente-cinq à quarante égoutiers qui meurent tous les ans, avant la quarantaine en général (il y en eut 45 en 1901),

seront-ils ? Unissons-nous et nous d'entre nous, si nous étions solidaires les uns des autres ?

En novembre 1886 — huit mois après mon entrée au service — les finances municipales étant obérées, on « mit à pied », sans les prévenir, sans les indemniser, du jour au lendemain, 181 ouvriers pour la plupart chefs de famille. Nous voilà sur le pavé, en plein hiver. Il fallut bien « se débrouiller » et l'on se débrouilla, mais au prix de quelles souffrances ! Après de multiples démarches et une vive interpellation au Conseil municipal, l'administration nous réintégra. Et je dis alors à mes camarades : « Avez-vous appréciée les avantagés qu'il y a de rester isolés ? Croyez-vous que l'on ait osé chasser cent quatre-vingts personnes ? »

En février 1886, j'avais dix-huit ans. J'étais « monteur en bronze », bon métier, mais que le chômage rend très précaire. De lourdes charges de famille m'obligeaient à gagner notre subsistance d'une façon régulière ; je me fis embaucher dans le service des égouts. On gagnait, à cette époque-là, 3 fr. 75 ou 4 francs pour douze heures de travail.

Et cela pour ne pas devenir « le supérieur » de ses camarades.

Sa journée achevée, Jules Larminier se rend à son bureau et passe des heures à régler les affaires du syndicat et celle des adhérents. Il travaille beaucoup, il gagne très peu, il est très pauvre et il se dit très heureux parce qu'il réalise ses rêves.

Tandis que le train nous emportait vers la Champagne, Larminier nous conta l'histoire du syndicat et sa propre histoire : elles se complètent l'une par l'autre.

— En février 1886, j'avais dix-huit ans. J'étais « monteur en bronze », bon métier, mais que le chômage rend très précaire. De lourdes charges de famille m'obligeaient à gagner notre subsistance d'une façon régulière ; je me fis embaucher dans le service des égouts. On gagnait, à cette époque-là, 3 fr. 75 ou 4 francs pour douze heures de travail.

En novembre 1886 — huit mois après mon entrée au service — les finances municipales étant obérées, on « mit à pied », sans les prévenir, sans les indemniser, du jour au lendemain, 181 ouvriers pour la plupart chefs de famille. Nous voilà sur le pavé, en plein hiver. Il fallut bien « se débrouiller » et l'on se débrouilla, mais au prix de quelles souffrances ! Après de multiples démarches et une vive interpellation au Conseil municipal, l'administration nous réintégra. Et je dis alors à mes camarades : « Avez-vous appréciée les avantages qu'il y a de rester isolés ? Croyez-vous que l'on ait osé chasser cent quatre-vingts personnes ? »

Unissons-nous et nous d'entre nous, si nous étions solidaires les uns des autres ?

les deux tiers sont emportés par la tuberculose. Les relevés administratifs annuels permettent de constater que *trois pour cent* (3 %) seulement des ouvriers égoutiers arrivent à l'âge de la retraite normale, après vingt ans de services. Aussi imagine-t-on combien d'orphelins restent seuls, tous les ans, sur le pavé de la capitale. Ceux-là, nous les adoptons, nous les plaçons chez des paysans qui se chargent de leur entretien moyennant 45 francs par mois. Ils ne « tombent » pas toujours bien, les pauvrets, c'est sur leur nourriture que leurs hôtes prélèvent un bénéfice ; pour l'accroître, ils font travailler, durement, trop jeunes, nos petits ; ils négligent de les faire instruire. Et nos gamins sont privés d'éducation familiale. D'autre part, nous avons tous les ans une quarantaine de vieux qui échappent à la mort et « jouissent » de leur retraite — généralement anticipée pour raison de santé. — Six cents francs par an, au maximum, c'est insuffisant pour vivre à deux quand il faut payer un loyer et que l'âge vous interdit toute occupation rémunérée. Si bien que nos vieux, à la charge de leurs enfants ou internés dans des hospices sont plus malheureux encore que nos orphelins. Et c'est en présence d'une telle constatation que je me dis : « Si l'on ajoutait à la pension insuffisante des vieillards, l'argent versé pour les orphelins, ils vivraient tous indépendants. Les vieux élèveraient les petits ; les petits retrouveraient des parents et pour les uns et les autres, ce serait le foyer relevé, la famille reconstituée ! A l'ouvrage ! Fondons la *Colonie des Orphelins et des Vieillards*. » J'adressai aussitôt une pétition au Conseil municipal à l'effet d'obtenir la cession d'un terrain pour édifier notre œuvre. L'idée n'eut pas l'heur de plaire à messieurs des bureaux de la Préfecture. La Ville de Paris possède des terres un peu partout dont elle ne tire pas grand profit. Il ne s'en trouva aucune disponible pour nous. Je me trompe ! Pour faire cesser nos pressantes sollicitations on finit par nous offrir deux ares dépendant... du cimetière d'Ivry ! C'était mieux qu'un emplacement, c'était une concession... à perpétuité !

Heureusement, il se trouvait alors à la Ville, comme ingénieur en chef du service des eaux, un brave homme, M. Bechmann, qui s'intéressait sérieusement à notre projet. « Le préfet n'a qu'un cimetière à vous offrir ? déclara-t-il, en bien ! moi, je vous trouverai autre chose. » Et il trouva. Il me conduisit en automobile dans la Marne, à Orbais-l'Abbaye, près d'Épernay. La Ville de Paris détient là des terrains très étendus, achetés jadis pour capter les sources de la Dhuis et fournir d'eau potable la capitale. Elle loue son domaine pour « un morceau de pain ». Nous en demandâmes un coin au Conseil municipal. Après cinq ans de démarches, de requêtes, de sollicitations, le Conseil nous alloua, dans sa séance du 13 juillet 1905, sept hectares sur lesquels, depuis, nous travaillons dur. Vous allez voir ça. Descendons... »

Le train s'est arrêté à Condé-en-Brie, une petite gare qui sommeille dans la verdure. Notre équipage nous attend : une solide carriole à quatre roues — la voiture de la Colonie — un bon vieux cheval gris, Colon, qui trotte sec encore, quand il veut : le cheval de la Colonie, et un cocher brun moustachu, qui sait « parler cheval », le cocher momentanément de la Colonie, un égoutier !

Deux heures de trot sur une route qui serpente parmi les coteaux vignobles. Soudain une exclamation :

— Les voilà ! Bonjour ! salut ! Eh ! les gens qui viennent de Paris !

Nous nous levons ; du fond d'un fossé où l'eau bouillonne, des hommes bottés, en manches de chemise, la pioche ou la barre d'acier aux mains agitent leurs casquettes et nous saluent en riant.

Colon s'arrête. Des enfants accourent à grands cris, montent aux roues, escaladent les marche-pied, nous sautent au cou, nous poussent, nous tirent, nous emmènent, et, en un clin d'œil, nous voilà dans la cour d'une ferme, entourés de marmots si prévenants qu'ils nous porteraient, s'ils le pouvaient ! C'est charmant. Devant nous, un corps de logis tout frais crépi, avec des écuries, caves et greniers à fourrage.

— Quand nous sommes venus, il y a un an, dit Larmnier, ce bâtiment tombait en ruines ; on voyait le jour à travers les murs. Nous l'avons relevé. Il est solide, maintenant. Et il compte cinq pièces au premier étage.

A notre droite, une maisonnette toute blanche, toute neuve, toute riante par ses trois baies vitrées et sa porte large ouverte. — Ça, c'était un fournil. Avec les pierres qui s'éroulaient, les paysans bâtissent des murs de démarcation pour les enfants, elle vivait toute seule à Paris de son métier de couturière. On lui a dit : « Il faut quelqu'un à la Colonie pour faire tout : élever les enfants, préparer la cuisine pour les travailleurs, soigner les bêtes, entretenir le jardin, administrer tout le domaine, que sais-je encore ! La besogne est écrasante, quant aux appointements, il ne saurait en être question. Cela vous convient bien, n'est-ce pas ? » Elle a dit : « Oui ». Cette Parisienne qui n'avait jamais quitté la grand'ville est



LE DIMANCHE SOIR A LA VILLE-SOUS-ORBAIS : LES MEUBLES DU VIEUX MOULIN SERVENT DE SALLE DE BAL

propriétés. Nous l'avons relevé, transformé, couvert et crepé. C'est notre cuisine et notre salle à manger. Entrons !

Une grande salle blanchie à la chaux et que le soleil se charge de décorer. Dans le fond, un imposant fourneau de cuisine. La table est dressée, entre les deux fenêtres, flanquée de ses bancs, toute prête pour les convives. Et devant le fourneau, simple, menué, attentive, Maman Jeanne. Ah ! Maman Jeanne, c'est la bonne fée de la Colonie ! Veuve d'un égoûtier, sans en-

venue s'installer là, en pleine campagne, en plein hiver. Elle n'avait jamais eu d'enfants, elle a adopté les six orphelins qu'on lui a confiés dès le premier jour. Elle les élève comme eût fait leur mère, ils lui disent tous « maman ». Elle faisait à Paris sa « popotte » pour elle seule, elle la fait maintenant pour dix, quinze, vingt, vingt-cinq convives. Elle n'avait à penser qu'à son tout petit ménage de veuve, elle ad- ministre maintenant un caravansérail. A Paris, elle soignait des « canaris » ; elle

soigne ici toute une ménagerie d'animaux domestiques. Cette femme qui n'est plus jeune, toute petite et frêle, accomplit la besogne de deux maîtresses de maison et d'une demi-douzaine de domestiques.

Elle le fait gaiement, en souriant, sans jamais se plaindre ni se décourager, quelles que soient les difficultés qui s'amoncellent sur son chemin.

Elle veut bien faire avec nous le « tour du propriétaire ».

— Tout cela, dit Larminier, et son geste

d'hui les gaillards ! Ils vont à l'école. Ils décideront eux-mêmes de leur future profession. Ceux qui voudront rester ici seront des paysans. En tout cas, jusqu'à dix-huit ou vingt ans, notre organisation les suivra, les aidera, les protégera comme ferait leur père. La barrière de la *Colonie* leur sera toujours ouverte à deux battants. Ils ne nous devront rien, nous leur demanderons seulement de propager les principes de solidarité qu'ils ont vu appliquer ici.

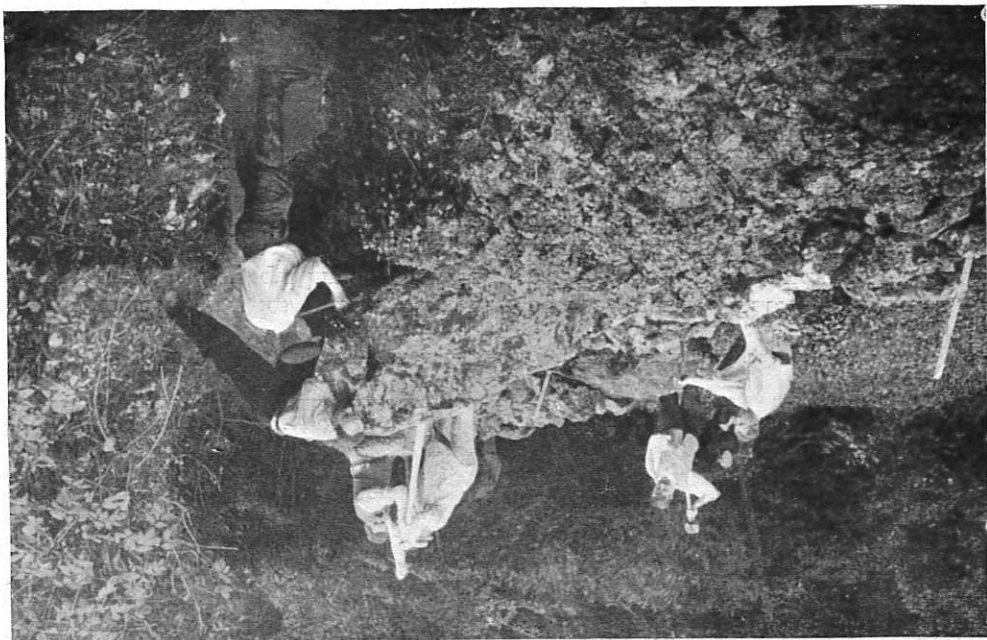
Après les enfants, nous avons pensé aux



LE REPOS HEBDOMADAIRE A *La Colonie* : TOUT LE MONDE TRAVAILLE

large indique les prés, les champs qui nous environnent, le bois qui limite l'horizon, la Ville de Paris nous le céda moyennant un loyer de 5 francs par an. Ainsi, nul parmi nous ne saurait être tenté d'en revendiquer la propriété au détriment du voisin ! Notre premier soin, après avoir relevé les bâtisses et installé Maman Jeanne en ses domaines, fut de retirer aux campagnards qui abusaient de leur jeunesse, nos orphelins les plus mal partagés et de les conduire ici. Ils étaient tous malades, en arrivant. Voyez aujour-

bêtes : l'écurie, l'étable, les greniers, la basse-cour, la cage aux lapins, le colombier et la cabane du porc ont été bâtis en quelques semaines. Maintenant, voisinant avec notre fougueux Colon, nous avons une belle vache, Robinette, de qui nous attendons un veau à brève échéance ; quatre chevrettes, un gamin de bouc, Martin, des poules, des canards, des lapins et un fameux cochon, Louisaud, qui porte orgueilleusement le nom de son parain, car chaque bête porte ici le nom de son fournisseur, donateur ou marchand..



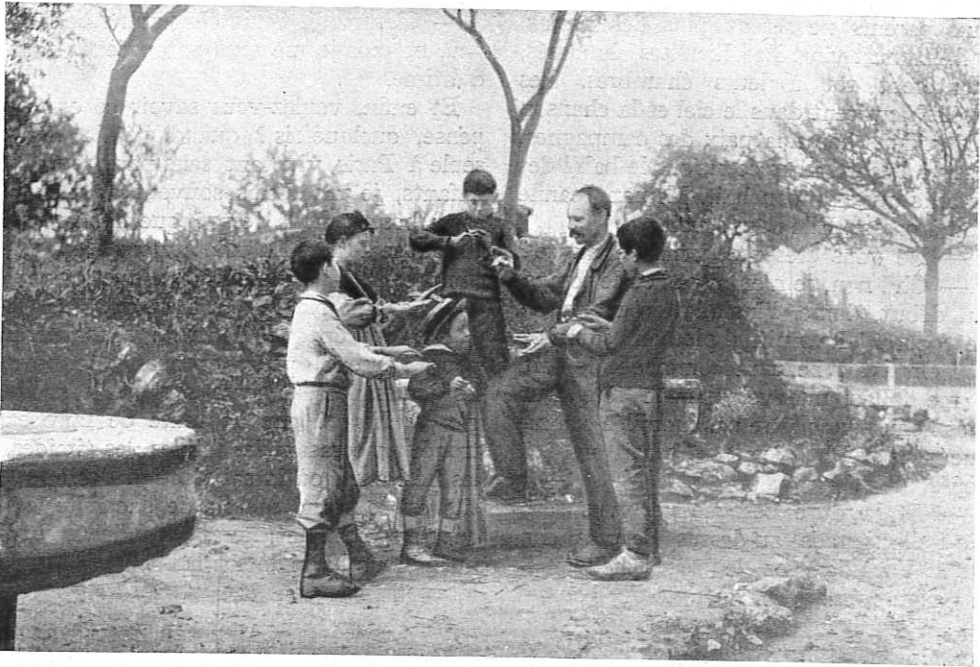
La chanson claire des masses de fer trap-
pant les « barres à mine » décele l'approche
des travailleurs. Au fond d'un fossé, six
hommes travaillent à l'extraction d'un
bloc énorme de rocher. Les pinces glissent
peûiblement sous la pierre, lourde de plu-
sieurs tonnes, les hommes s'arc-boutent de
toutes leurs forces sur les barres d'acier,

voici, d'ailleurs.
Il fait nuit et oublient de manger ! Les
Ils se lèvent avec le jour, rentrent quand
nuit sur leur chantier si on les laissait faire.
travailleurs « en congé », passeraient la
la un patron agréable à servir, puisque ces
lome. Ils travaillent pour l'œuvre et c'est
dispensseront de chercher asile à la Co-
l'égalté absolue) — que leurs ressources
dans le syndicat et traités sur le pied de
lants (chefs et ouvriers sont confondus
ou encore des chefs d'équipe et surveil-
redouter la misère pour leurs orphelins,
époux sans enfants, qui n'ont donc pas à
taine retraite, si problématique, ou des
— Oh ! pour la plupart, ce sont de jeu-
nes hommes qui ne songent guère à la loin-
sur la *Colonie* tant d'espoirs personnels ?

— Ainsi des hommes qui pourraient se
reposer après une année de travail exté-
nuant viennent librement, volontaire-
ment et... gratuitement, fournir un sup-
plément de besogne ? Fondent-ils donc

le passer ici.
— en plein hiver, s'il le faut — et viennent
inscrire ; ils demandent leur congé annuel
siers, les terrassiers et les maçons se font
métiers pour la *Colonie*. » Et les menui-
me fait tant d'hommes exerçant tels
siers, je fais dans les ateliers. « Il
de maçons, de terrassiers ou de menui-
régulière. Aussi, quand nous avons besoin
égoutiers pour être assurés d'une besogne
chez nous ; quantité d'artisans se font
ciens aux jardiniers — sont représentées
Toutes les corporations — des mécani-
pres bras que nous éléons notre maison.
les eussions-nous payés ? C'est de nos pro-
— Jamais de la vie ! Avec quel argent

tion, d'après vos plans ?
ont exécuté ces travaux sous votre direc-
élevé, faut-il entendre que des ouvriers
truit, nous avons défriché, nous avons
— Quand vous dites « nous avons cons-



L'HEURE DE LA RÉCRÉATION. — POUR AMUSER LES PETITS

l'effort couvre de sueur leur visage et tend à éclater les muscles de leurs bras.... « Oh ! hop ! »

Le rocher oscille, s'incline, bascule... Victoire ! le fossé est dégagé, on pourra continuer le travail.

— Nos prairies sont inondées, explique Larminier, pour les assécher, nous creusons des drains profonds, seulement la roche nous retarde ! Tous ces hommes-là sont des chefs d'équipe.

— En congé ? Ils ont une façon très personnelle de se reposer.

— Le grand air suffit aux ouvriers des égouts.

Cependant, maman Jeanne s'est approchée des travailleurs qui déblaient le fossé et se passent des blocs de roc sans s'arrêter une minute, elle les appelle « à la soupe ». Ils résistent ; elle insiste. Ils demandent un délai, elle se montre inflexible.

Le repas, sur les longs bancs de bois où l'on se sent bien les coudes, est égayé de la joie des enfants et leurs chansons corsent

le dessert. Mais on se sépare vite, le travail presse.

Alors, Larminier nous conduit dans une vaste plaine à flancs de coteau, bien exposée au Midi, abritée du vent par la forêt.

Là s'élèveront au printemps les nouveaux pavillons. On en bâtera deux d'abord qui, dès l'été, seront habitables. Des ménages de vieux s'installeront dans ces cottages, avec des orphelins. A chaque ménage son pavillon. Et ils vivront à leur guise, absolument indépendants, sans rien devoir ni demander à personne. Tout pavillon, qui comprendra quatre pièces avec cave et greniers, aura son jardinet. Et les vieux seront si libres que la culture des fleurs — on les adore, chez les égoutiers ! — ne leur sera même pas imposée. Avant l'occupation de la maison, on sèmera des graines dans le jardin. Mais s'il plaît aux occupants d'arracher les tiges, plus tard, nul ne les en empêchera.

Ils couleront là une vieillesse digne et exempte de soucis matériels et les enfants

— C'est vrai, mais chacun m'aide un peu, et puis je me sens entourée de tant d'estime.

Et enfin, voulez-vous savoir ce que je pense, quelquefois ? quand j'étais toute seule à Paris, vivant sans parents, sans enfants, je me disais souvent : « A quoi es-tu bonne sur la terre ? que fais-tu là ? A quoi sers-tu ? » Eh bien ! aujourd'hui, j'ai l'impression que je sers à quelque chose...

Un enfant pleurait, elle court.

A notre époque de lutte sans merci pour l'argent, pour les honneurs, pour les jouissances, à notre société de *struggle for life* où chacun tente de faire sa trouée en écrasant les faibles, les timides, les hésitants, où la satisfaction des appétits est le grand mobile de l'activité, ces ouvriers donnent, avec simplicité, une magnifique leçon de solidarité et de désintéressement.

LÉON et MAURICE BONNEFF.



sans parents ne seront plus des parias. La nuit vint. Les hommes, harassés, montèrent tôt à leurs chambres. Les étoiles fleurirent dans le ciel et la chanson des grillons berça la paix des campagnes. Assis à l'écart, nous écoutions le babillage des enfants que l'on couchait. Maman Jeanne vint à passer. Elle nous sourit.

— Ne vous êtes-vous jamais ennuyée ? — Oh ! non, je n'en ai pas eu le temps. Au début, dame, l'installation manquait de confort ! La nuit, il pleuvait sur mon lit ! On avait beau raccommodez le toit, il me fallait m'envelopper la tête d'un gros fichu pour n'être pas mouillée comme une soupe. Eh bien ! on a fait un toit neuf !

— Et la dure besogne ne vous semblerait-elle jamais au-dessus de vos forces ? Vous ignorez le repos hebdomadaire et même la journée de dix heures ?